



INVITACIÓ DEL SALÓ PARÉS  
DIBUIX DE R. CASAS

Últim any i últim número de PEL & PLOMA. Desembre 1903.

Ayuntamiento de Madrid



## Camille Pissarro †

VOICI que sur un panneau du cabinet de travail de M. Durand-Ruel resplendissent d'harmonieux et limpides paysages. C'est une pure impression de nature que nous donnent les œuvres de M. Camille Pissarro. On s'imagine à la campagne, en des sentiers intimes, verdoyants, au milieu de champs infinis, parmi des herbes et des feuillages.

Des prairies s'étendent, des arbres y jettent leur ombre, des ruminants y pâturent, gardés par des bouvières auxquelles leurs longs séjours solitaires dans les prés ont donné l'allure inconsciente de bêtes. Courbées vers le sol, des paysannes en cueillent les fruits, des canards canquêtent ou barbotent, et cela, en des horizons spacieux dont l'immensité s'induit de maisons, de haies, de bouquets d'arbres espacés dans le lointain.

Le dessin des êtres et des choses est caractéristique. D'un arbre, on reconnaît l'essence, d'une végétation, l'aspect; les gens se tiennent en des poses coutumières. De radieux soleils d'été éclairent ces labeurs, frappent ardemment les cottes des filles, la robe des ruminants, le velours des prés et les arborescences feuillues. Le contour des objets est délicieusement nimbé. Des poudroissements d'ambre estompent les lointains. Toujours, des ciels normaux surplombent ces efflorescences. De légers nuages y volettent ou s'agglomèrent en menaçants nimbus. Un air limpide circule entre ciel et terre. Les êtres se meuvent, les frondaisons frissonnent.

C'est la paix fleurie des champs, la quiétude des étendues. Ces harmonies naturelles chantent doucement sur la paroi du cabinet. On dirait d'une baie transversale ouverte sur des espaces agrestes. Même l'œuvre est plus belle. Car M. Pissarro modifie les lignes dans le sens de l'ornementation. Son dessin, si descriptif, est encore décoratif magnifiquement.

Publiquem aquest estudi de la personalitat artística del pintor impressionista Camille Pissarro, que ha mort a París fa poc. En la seva magnífica obra *L'Art impresionista*, M. Georges Lecomte tracta de l'art del difunt pintor, am molta més autoritat i encert del que nosaltres podríem tenir. P. & P.

Ainsi, tel arbre en arc, portant sur le sol une ombre incurvée, inaugurerait une arabesque complétée par le dos infléchi d'une paysanne. Des arbres se développent en ramaux contournés. Comme pour accroître l'exqu Coast de ses symphonies, M. Camille Pissarro, qu'il peigne à la gouache, à l'huile, à l'aquarelle ou qu'il ait recours aux fraîcheurs du pastel, teinte d'un bleu profond, qui lui est spécial, les cottes des femmes, la blouse des laboureurs. Ce bleu verdit dans les ombres, blanchit sous le soleil, reste en parfait accord avec les tons avoisinants, et cet accord est malaisé quand le bleu ardent se plaque sur des herbages verts. Mais les vapeurs poudroissements solaires unissent les tons les plus contradictoires, atténuent les âpretés, rendent mélodiques les dissonances. La robuste santé des paysannes, leurs carnations fraîches resplendissent en ce décor de lumière et de verdure; surtout, c'est le sol fécond, la glèbe aux incessantes gésines, qui est essentiel en cette œuvre. Toute sa grasse fertilité est indiquée. Les prairies, les montées de terrain, les vallonnements ont une noble ampleur.

Deux femmes reviennent des champs: l'une porte des herbages qui gonflent une toile bleue. L'autre pousse alertement une brouette chargée. Le soleil est haut dans le ciel d'été: il projette sur le chemin crayeux l'ombre violette des paysannes. Un champ borde la route. Des canards tendent le cou à leur passage. Une chevre en tablier bleu, assise sur un mamelon, tricote en surveillant ses chèvres blanches. L'éclat de sa face rougeaude est avivé par l'air pur qui baigne ce coin de campagne et par la chaleur de l'astre.

Les reins tendus vers le sol, la croupe saillante, les bras allongés, deux paysannes, en des postures de bêtes qui pâturent, cueillent avec ardeur des pois. La flexion de leur corps est souple. Inclinaison autant que possible, elles restent d'aplomb toutefois et parfaitement libres de leurs mouvements. Le soleil caresse la large surface de leurs râbles. Une autre femme, les mains aux hanches, en une pose





Ayuntamiento de Madrid



Ayuntamiento de Madrid



## *Pèl & Ploma*

de lassitude et d'abandon, reprend haleine. Elles surgissent, ces travailleuses, des verdure touffues du sol. Le champ où se meut leur activité est circonscrit par des lignes d'arbres, aux frondaisons denses, entre lesquelles l'air circule.

Les paysans que M. Camille Pissarro nous montre si bien dans l'activité de leur labeur, il sait aussi nous les faire voir revêtus de la blouse neuve, aux ballonnements rigides, et se pressant, les jours de marché, autour des étales, dans des ruelles étroites ou sur des places de bourg. Avec des airs madrés et des allures lentes, ils circulent entre les saches, les bancs chargés de légumes et marchandent. Serrées les unes contre les autres, les vendeuses papotent, font valoir leurs denrées. Les volatiles tendent voracement le cou entre les barreaux des cages, des légumes s'entassent, disparates de formes et de couleurs. Des ponceaux, des rouges, des blancs laiteux éclatent dans les verdure, et les caracos de percale à tons crus se détachent vigoureusement sur le bleu uniforme des sarraus. A terre, des salades s'étalent comme des chevelures. Les paysans arrivent de toutes les venelles, grouillent en des espaces restreints, piétinent pour circuler: on entend quasi le brouhaha qui s'élève de cette multitude et, çà et là, des marchandages aigus dominant la rumeur. Les femmes ont des attitudes très caractéristiques; l'opulence de leur corps se meut grassement sous les étoffes lâches; leur rubiconde trogne témoigne de leur santé et leur gesticulation de leur âpreté au gain. Les petites boutiques de la bourgade encadrent ce négoce fortuit du luxe mesquin de leurs permanents étalages.

Entre deux de ces marchés qui ont une vie intense de kermesse flamande s'accroche une gouache représentant une boucherie en plein air: sur un étal sont plaquées des viandes que l'humidité des fibres sanguinolentes colle au bois. Les grosses mains rougeaudes de la bouchère tripotent cette chair molle dans laquelle s'enfonce plus discrètement le doigt d'une acheteuse méfiante. La bouchère a cette corpulence saine qu'entretient l'atmosphère du sang, cet air jovial et obséquieux qui séduit la clientèle. Son costume s'éclaire de la nette pro-

preté d'un tablier blanc. A l'angle d'une ruelle apparaît la dame en chapeau, la petite bourgeoise, qui vient aux provisions. Des maisons tristement closes, des boutiques moroses ceignent la place.

Dans une autre gouache, M. Pissarro relate l'animation d'une entrée de village, un jour de marché. Le long de la route poudreuse des paysannes se hâtent, allant aux emplettes ou chargées de victuailles. Elles se garent sur les bas-côtés pour éviter le galop des chevaux, la course des chars à bancs. Les premières maisons du bourg blanchissent parmi des bouquets d'arbres. Les bâches vertes des chariots circulent ou stagnent sous les frondaisons denses, d'un vert plus lustré: on pressent, par delà ce rideau de feuillage et par delà les toits roux, des entassements de denrées et des grouillements tumultueux de foules.

Assis autour du vieil âtre monumenta qu'un grand feu illumine, des paysans, dos rond et frileuses mains tendues, se chauffent, devisent lentement, s'assoupissent. Une fumée, que teintent les rougeoiments du foyer, baigne les figures, atténue l'éclat des flammes, met en douce lumière des occiputs, des profils, des méplats. Par dégradés harmonieux et logiques, la clarté insensiblement s'apaise, puis s'éteint dans les profondeurs de la vaste salle. C'est, dans la nuit, une scène intime, chaude, colorée. Cette fumée, légère et ardente à la fois, unit les personnages dans une atmosphère identique et bien fondue.—Une gouache? non, mais une aquarelle sur papier si spongieux que la couleur s'emboîte, que les tons s'enveloppent et qu'on dirait d'une peinture à la gouache.

L'art de M. Pissarro excelle aussi à exprimer les engourdissements de la nature sous l'amoncellement des neiges. Des couches profondes et molles alourdissent les lignes du terrain, les ondulations du sol et les architectures rurales. Des rameaux desséchés, noircis par les autans, se convulsent sur ce fond si désespérant en sa lourde blancheur, sur des ciels bas qu'assombrit l'imminence des tombées prochaines. Les cahotements de neige sur le sol rugueux forment d'angulaires facettes que la lumière irise et déterminent des ombres d'un





ELS XIPRERS VELS (GRANADA)  
QUADRO DE S. RUSIÑOL

Ayuntamiento de Madrid





EL PATI DE LA SULTANA (GENERALIFE  
DE GRANADA), QUADRO DE S. RUSIÑOL

Ayuntamiento de Madrid



Bleu subtil. La vision délicate du peintre a senti ces douces répartitions de lumière, son pinceau adroit les a notées. Le paysage d'hiver, qui s'accroche non loin de ses champs en-

soleillés, a la morne immobilité, le deuil glacial des choses vêtues d'un suaire de neige. On sent qu'une âpre bise gerce les couches superficielles ou les durcit en cristaux.

## Teatralia

**L'**ENSOPIMENT artístic que regnava a Romea, va esvahirse tot de cop am l'estreno del drama *El místich*. Se tracta d'una de les obres dramàtiques més arrodonides i més ben sentides que ha escrit en Santiago Rusiñol.

La doctrina evangélica pura, sentida, predicada i practicada, al peu de la lletra, per un pobre capellà de montanya, am cor d'àngel i ànima de poeta, en plena ciutat, infestada de rutines, convencions i bretolades que com un vaho desconsolador i mefític se desprenen de la toia de flors selectes, formada per la gran massa *directora* que es *pudiente* i's titula *catòlica, apostòlica i romana*; i l'antítesis *brutal* que al verificarse'l topament de l'una am l'altre, n resulta, aixís com també, les espurnes que brollen del refec de aital *pedernal* amb aital *eslabón*, espurnes que son prou potentes pera encendre esparveradora foguerada, constitueixen el fons del drama, que s'arrodoneix amb els conflictes de segon ordre (per dir-ho aixís), que van brotant, com branques de la soca mare, a mida que l'acció dramàtica se desenrotlla lenta i magestuosament. Aquestos conflictes son, l'amor d'una noia pel pobre capellà, que, més Maria de Magdala, que Magdalena, com més remunta el vol el seu enamorat, portat per les ales d'un misticisme pur, cap als jardins de la gloria, més s'arrocega ella, arran de terra, doncs de l'apoyo del *Sant*, ja'ls en fa francs, perque lo únic que ella somía, lo únic que ella vol es l'*Home!*... i aquest se va esvahint, poc a poquet, mort a picades, per la família, que, am tot i estimarlo molt, no'l comprén, gens ni mica, pels seus *colegas i superiores geràrquicos*, per la bona societat i fins pels *cuervos* que ell ha criat, que, si no *le sacan los ojos*, no se'n falta gaire.

*El místich*, com ja hem apuntat més amunt, es un hermós drama, en el que hi abundan precioses escenes, llenguatge finament poètic, am tota la poesia de la veritat, sentida per un poeta, tipos trassats de mà mestre i un interès d'actualitat que quasi nimba a tota l'obra dramàtica am resplandors d'aureola, doncs, al véurela representar, un se recorda d'una figura quasi santa, que també era capellà i també era poeta, que, sigui per lo que sigui, va sofrir en nostra Barcelona, mort i passió moral, i va... morir-se, deixant un recort inesborrable als qui tinguerem la ditxa de tractarlo i un monument a la literatura catalana.

No sé perque ens sembla qu'en Santiago Rusiñol al escriure *El místich*, ha engrapat, am grapa de poeta, el seu incenser d'or, finament cisellat i incrustat de pedreria per mans de les fades de la imaginació, i omplintlo dels més preuats perfums que son temperament artístic atresora, no planyent-hi, poc ni molt, la mirra de la inspiració i l'encens del sentiment, ha donat un cop d'incenser am tota l'ànima, i l'augusta figura del capellà-poeta, que tant plora Catalunya, ha quedat embolcallada per un moment amb una columna de fum: fum que no es altra cosa que ofrena, homenatge, obsequi d'un poeta viu a un poeta mort, que son gloria, un i altre, de les lletres catalanes.

Y are — dispensin la *poética digresió* — tornant a la realitat, dirém que'l públic va rébrer molt bé al *Místich*, i que, a mida que s'ha anat representant, l'èxit ha anat creixent; que la interpretació, va ser admirable en conjunt i molt bona individualment, doncs en Borrás va fer tota una creació del tipo difícilíssim de «Mossen Ramon», tenint, sobre tot en les escenes finals, moments de inspiració veritable. En Soler, espléndit de tipo i perfectament encai-



xat en la digníssima figura del «Senyor Bisbe». La Delhom, feta una actriu de primer ordre encarnant la «Marta». La Morera, molt bé en la «Mare». En Vinyas, justíssim. I en Santolaria, molt rebé, interpretant el «secretari del Bisbe». Tots els papers secundaris, esmeradament presentats i tinguts, per la Clemente, la Forest, en Capdevila, en Daroqui, l'Oliver, en Domènech, en Virgili, l'Antiga, en Ros i l'Enriquet Borrás, que va fer un xavalet d'allò més trempat i més cridaire.

El drama, justament dirigit i posat en escena per en Borrás, fou molt ben presentat, especialment en el primer acte, quina decoració, pintada per en Maurici Vilomara, es hermosíssima i d'un encís poètic que fa venir als llavis el sempre frescal *Beatus ille, qui procul negotiis!*...

\* \* \*

*La casa de la ditxa*, drama en un acte d'en Jacinto Benavente, representat en el Teatre Intim, es un esbós impressionista, del gènere que, am tanta trassa i fortuna, conreua a París l'André de Lorde. Al públic li va venir una mica de nou i va deixar-lo un xiquet esmaperdut. Hem de confessar que va agradarnos molt, doncs el diàlec es una hermosura de naturalitat i de justesa, i la situació final, d'un gran efecte, està sabiament preparada. La interpretació, va ser justíssima, lo mateix que la presentació escènica i la traducció, obra d'en Gual.

*Eridon y Amina*, representada en la mateixa vetlla, es un entreteniment de poeta genial. Quina frescor! quina poesia! quin coneixement del cor humà! quina finura! i quin tot! Goethe sempre es gegant, el seu estre diví no s'apaga mai! El seu vol d'àliga reial, lo mateix plana per les cimes, vehines del cel, de la epopeya, que pels prats florits de la pastoral. Amb el mateix relleu modela la gegantina figura del Doctor Faust, que cisella les figuretes dels pastorets enamorats de les corts galanes. Lloansa eterna al gran poeta!

La presentació que l'Intim va donar al hermos quadre, hermosament traduït per en Maragall, fou bona, a tot ser-ho, i la decoració d'en Maurici Vilomara, una *tronalla* digne de

l'obra. La il·lusió que produïren als espectadors les figures dels pastorets, destacantse demunt d'aquell fondo i dintre d'aquell marc de tapis, va ésser completa.

No volém tancar aquesta *Teatralia*, sense apuntar la impressió fondíssima que va fer al públic la representació del grandió drama de Hauptmann *L'ordinari Henschel*, admirablement traduït per en Pi i Sunyé. Ho confessém ingénuament, les tres representacions donades a Barcelona de la esmentada obra dramática, per la companyia del gran Zacconi, no'ns produïren, ni de bon tros, am tot i la magnífica encarnació que del Henschel feya en Zacconi, la impressió grandiosa que va fernes representada per el Teatre Intim, la qual pot ben considerarse com a un estreno. Efectivament, aquesta potent tragedia popular — model real i efectiu del drama modern — en la que'l gran dramaturg alemany «descobreix el fons de les» ànimes, a través de les apariencies, agafa am justesa inapreciable els móvils dels actes obscurs, i sab mostrarlos a plena llum, sense virtuositats d'autor, sense tesis, ni confrencies, no més que am la sola veritat del «diàlec» (1), com que es una obra de conjunt, en el que el medi ambient hi juga un paper principalíssim, va esvahirse, quasi per complet, al ser representada per en Zacconi, qui, fent una creació magistral del protagonista, va convertirla en un monólec genial en cinc actes, mutilant algunes escenes i desfigurant no pocs personatjes, i d'aquí el poc efecte que va produir a ne'l públic al ser representada a Novetats i a Romea. L'èxit inmens que va obtenir l'Intim al posarla en escena, se deu senzillament a que per medi de dugues hermoses decoracions d'en Moragas, de l'Alarma i d'en Junyent, plenes de caràcter, de detalls i il·luminades amb una gran veritat, va donarse al drama el seu ambient natural; i als personatjes va vestírsels tal com mana l'autor en ses llargues acotacions, es a dir del any 1860, i va caracterisársels d'una manera perfecta, i com que tots el papers secundaris i fins la comparseria van ser tinguts admirablement i les primeres parts, sense volguer actuar de eminencies, ho feren molt bé, enmotllant se al con-

(1) Paraules justíssimes d'en Gustave Geffroy.





LA GLORIETA DELS ENAMORATS (GRANADA)  
QUADRO DE S. RUSIÑOL

Ayuntamiento de Madrid





PEDRERA ROMANA (TARRAGONA)  
QUADRO DE S. RUSIÑOL

Ayuntamiento de Madrid



junt general, d'un equilibri perfecte, la representació va resultar una delícia i un triomf dels més repicats per en Gual i els seus companys.

I ara, que'ns comensavem a comprendre, oh llegidors meus! dec despedirme de vosal-

tres, al menos desde'l Pèl & Ploma, qui plé de salut se retira, per dedicarse els de l'art del pinzell, a la publicació únicament artística i sense caràcter local com aquesta. De tots modes, vos desitja un felís any nou, i tornar a veureus.

EL DE LA PLATEA

## Jardins d'Espanya

AMB aquest títol, s'ha posat a la disposició del públic, una obra de les que fan època en les arts del llibre d'una terra, que per anar endavant en el sentit artístic i progressiu de la paraula, sàpigue contenir mesquines passions i gastats adjectius. *Magnífica, esmerada, digna de encomio* i demés clíxés usats per parlar de qualsevol cromo, no fan per comentar l'aplec de làmines juntades dintre d'una senzilla carterera blanca.

Els *Jardins d'Espanya* den Rusiñol, demostren que sense elements de fora; sense clíxés de gravats llogats a Fransa, Alemanya, Meca i Seca, i sense recórrer a establiments ni forasters ni estrangers, demostren dihéu, que si no's fan obres verament monumentals, no es per falta d'Autors que les puguin concebir, ni de reproductors que les puguin vulgarisar, sense ferles malver.

Tirada l'obra en el mateix establiment Thomas que imprimeix i grava el PÈL & PLOMA, no'ns estranya lo bé que se'n ha sortit, no perque'ns alabém, com podriem ferho, si no per haber assistit al cuidado verdaderament artístic i concienciós que ha presidit a l'estampació de l'obra, a la que augurém gran éxit... a l'estranger, si l'experiència de la nostra publicació, pot establir punts de comparació amb un aplec fet per una sola volta.

De la part plástica, sols cal recordar lo molt que havém publicat den Rusiñol i que ademés del nom merescut que té com a pintor, si deixés els pinzells i la paleta, continuaria sent un home de talent; i aquesta rara intel·ligència, se veu en tots els seus quadros, que no son *vistes* mortes de recons florits, sino nius de recorts,

llarts de focs apagats, escenaris d'aparicions ja fugides, llocs de vides mortes, florides de pocs dies, gegants de crescuda invisible, brolladors de música incansable, moments de vida en fi, que sols pot fixar en decoratives teles, un pintor que ademés sigui un home que pensa i evoca am llògica.

En quant a la part poética deguda no precisament als amigs del pintor, sino als poetes que han fet camí d'art amb ell, lo millor es que'ls nostres llegidors judiquin per ells mateixos, les que a continuació publiquem, ademés del prólec del Autor. (1)

NICOLAU SERRAFINA

## Prolec

Com a claps de poesia, entre les planures d'Espanya se troben el jardins que he anat espigolant, abans no acabin de borrar-se. El camí es llarg pera trobar-los. Per cada toia atapaïda de verdor que trobareu arracerada al costat del casal antic, o al fons d'una vall, o a l'abric de les montanyes, trobareu hores i hores d'erma sequedat pera les plantes i pera la mirada; per cada ramell de color, extenses soletats de camps esterils; per cada flor, inacabables tires de terroços, sense una herba, sense l'amor d'un arbre, sense la ramor d'una font, sense un aixopluc pera l'ànima que cerqui d'acotxar-s'hi a l'ombra.

(1) Envian-ne el valor (40 pessetes) a n'aquesta Administració, expedim els *Jardins d'Espanya* am ports pagats.

Nous expédions franco par la poste, les *Jardins d'Espanne*, de Rusiñol, contre l'envoi de 40 piécettes, à nom du PÈL & PLOMA.



I es que'ls jardins són el paisatge posat en vers, i els versos escrits en plantes van escassejant per tot arreu; es que'ls jardins són versos vius, versos am saba i amb aroma; i com el jardiner poeta, pera rimar els llargs caminals ombrivols, pera estilisar els boixos fent-los seguir simetriques harmonies, pera posar en estrofes de verdor les imatges de les plantes i les teories de figures, pera versificar la Natura i fer cants d'ombres i clarors, necessita de l'alegria dels temps i de la prosperitat dels homes, i els homes, ail ja no estan pera poesies, ni'ls temps pera magnificències, els versos escrits en jardí se van omplint d'herba de prosa, en l'aspere terror d'Espanya!

La grandesa del passat prou que va sembrar-ne arreu d'aquests oasis; però fou en els temps morts de la seva morta grandesa! A Córdoba i a Granada, entre'ls rengles de columnes blanques voltant aparellades els patis, n'hi sembraren de tant hermosos i tant intims, que'ls frisos de la Alambra els anyorem en ses llegendes encantades i els ploren el plor dels brolladors. Cada niu tenia la seva glorieta de murtra, pera somniar a l'ombra dels seus entrellats dibuixos, que feien dossier de verdor i minarets de brancatge; tenien el seu xiprer pairal, testimoni vell i rugós de amors resats als seus peus, cantic d'aigua gotejant am refilets de melangia; ramells d'eura abrigant les blanques parets, i baladres i flors i guspies de color pujant en columna d'aromes fins al blau del cel, com encensers del paisatge. Allí, a Aranjuez i a la Granja n'hi plantaren de tant solemnes i tant grandioses en temps dels Carles i dels Felips, que fins en Velázquez va dignarse recullir-los: Neptuns triomfants veient brollar les cascates als seus peus en vanos oberts d'escuma; nimfes banyant-se dintre de les aigües somortes; faunes guaitant entre'l fullatge les Venus de color d'ivori, emmirallant-se en les fonts, i Diana, i Ceres, i Vesta, i per tot caminals de boixos, i salzers desmaiats mullant ses llargues i esllanguides fulles a la lluna dels estanys, i molsa de marbre, i marbres rosats com carn de dona, i tot un món de figures entre l'espessor dels arbres i l'atapament dels boscos agrupats per la mà d'artista. I a la ombra de les catedrals hi convertiren els claustres: jardins mistics pera'l repòs dels esperits fatigats; jardins on respirar-hi la calma i on recullir-hi'l pensament; i els casals d'esgrafiades figures els acotxaren am desmais, els cobriren de fullatge i els cercaren de laberintes am murs envellutats i foscos; i ja no hi hagué en tota Espanya palau sense poesia, pati sense aromes, ni tapia que no'n desbordessin garlandes de enredaderes.

Però, ail, tot això va passar depressa: va ser la florida d'un poble que esclata, una primavera solem-

nial que obre'ls calzers de sa gran magnificència, la brotada que un sol massa ardent desclou, pera assecar-la més depressa, flor d'un dia, obertes al matí d'una civilització esplendent i mortes al caure la tarde.

Ja posta, aquesta tarde d'estiu, com que les flors duren menos que les plantes, abans que Espanya estés malalta van anar morint-se'ls jardins. Hi hagué un moment d'esclat en els arbres; un moment que varen allargar les branques fins al cel, obertes piadosament com si sentissin despedir-se; un desbordament de flors sortint juntes a donar l'adéu-siau a la terra. Els arbres d'Aranjuez i de la Granja van estirar els braços oberts, amunt sempre, fins a ser besats per les boires; els palaus van quedar colgats de verdor; les estatuës varen ser cobertes d'eura; i com si després d'aquest explai ja haguessin donat el seu fruit de desbordadora bellesa, van sentir en el fons de la saba les primeres senyals del seu fi, les primeres gorgors malaltes i la tardor d'una agonia que havia de durar segles.

Però, quina agonia més hermosa! Quin desfullament més esplendit y quina ampla majestat a la caiguda! En els estrets caminals teixits de boixos hi va començar a créixer aquella herba, boja de verdor i d'ufana, que no més se desborda en els fossars; de les esquerdes de les pedres varen traspuar les flors que havien viscut amagades; els marbres se van vestir de molsa, les fonts van callar, i els estanys, quiets ja per sempre en la pau somniosa dels reflexes, se van anar cobrint d'amples fulles, tant planes a sobre del mirall de l'aigua, que ni eren emmirallades. Els casals van semblar tombes que's destenyien poc a poc amb els salzers reclinats sobre'ls balcons; les figures anaren perdent la vida, els arbres les fulles, i no més els vells xiprers, impassibles, treien les envellutades fulles jardí amunt, per sobre les branques mortes, com fites de recordança!

Morien els vells jardins, però morien am tanta noblesa, que de la mort en brotava una nova poesia: la poesia de les grandeses caigudes.

Els arbres semblava que'n tenien esment del seu passat gloriós, i, com els atletes de Roma, cercaven, pera caure am noblesa, els més bells esbaiments de branques i les actituds més líriques; la tomba s'anava barrant sense estrepit; callaven els aucells al niarhi; les poncelles anaven deixant d'obrir-se, i, oh fatalitat del Destí!, aquells grans jardins d'Espanya, després de tants i tants anys de sobirana florida, van ser jardins sense flors! Si alguna'n naixia arracerada, com aquells vestits de seda vells que'l color s'ha anat destenyint al frec de passades tristesses, tenien colors trencats de velluria, colors apagats, colors de posta





RECÓ DE BOIXOS (GRANADA)  
QUADRO DE S. RUSIÑOL





JARDÍ CAP AL TART (GRANADA)  
QUADRO DE S. RUSIÑOL

Ayuntamiento de Madrid



de colors; sang de plantes am les venes malaltices, acabant d'una anèmia aristocràtica. Com les darreres vermellors que surten a la cara de les tisiques a l'apropar-se'ls la mort, aixís elles esclataven a l'apropar-se l'agonia; i res d'una tristesa més sensible que aquella darrera tristesa, que aquell extrany comiat corrent en tintes despintades per sobre la pell de les fulles, que aquell esclat d'acabament! Semblava que ja no hi visquesin, les pobres flors, a les plantes; semblava que s'hi morien; semblava que s'obrien un moment pera guaitar vers el passat, i s'aclucaven de fred; semblaven ànimes de flors, ànimes que's deixondien, que ploraven, i tornaven a cloure'ls ulls a sota l'ombra dels arbres.

Si les vols veure encara, oh poeta!, aquestes darreres flors i aquests darrers jardins, no tardis, que prompte s'hauran desvanescut! Els uns ja estan desfullats, els altres els disfrecen am vestimenta moderna, a molts els arrenquen d'arrel, els més se van tornant planes de prosa com la planura que'ls volta.

Vés-hi aviat, que enlloc podras somniar a més bona ombra; vés-hi, si vols encomanar-te un moment aquella tristesa somniosa que't fa aclucar el pensament pera poder somniar més estona; que't dóna desig de fer versos i borrar-los com se borren els versos fets de jardins; que't dóna desitjos d'abraçar les formes que's desvaneixen, i les figures que cauen, i les grandeses que moren. Vés-hi, poeta, si vols escoltar la poesia, un bon moment de la vida.

SANTIAGO RUSIÑOL

## El castell buit

Curiós he entrat a veure castell, parc i jardins.

El vent ja s'en ha duita l'arena dels camins; tot trist, tot solitari, abandonat, sens força, d'els llanguits eucaliptus a trinxes cau l'escorça: no corre en les ciquioles ni un fil d'aigua perdut; ressechs están els marbres, el gran sefreix aixut; tirades les mangueres, totes les claus ermusses i groga la catifa de les brillants pelusses. Vora latines mortes i dèbils tamarells l'adèlpha avuy esclata simbòlics sos ramells. Columnes, bancs, estàtues, res sa vigor conserva; un braç perdé Saturne, sens llança está Minerva i lentament s'afonen glories, brolladors, ponts rústics i cascates i estufa i miradors, mentre les rels se menja l'eixam de les formigues i, arreu, els planters s'omplen de malves i d'ortigues. Tant sols horribles cactus s'estenen, triomfants, just monstres ó quimeres ó boas repugnants.

També, quant s'han obertes del gran palau les portes sentia la besada d'un vent de coses mortes.

Com un fosser decrepit qui dorm dins el fossà mostrantme el lloc, solícit me deya el guardià:

— «Aquesta casa inmensa que poc a poc s'enruna, proclama les mudances de l'humana fortuna; de tan crudel historia n'he vist tots els estrets: el gran silenci d'ara, les festes d'altre temps, convits, jovent, canturies i gales i carroçes i les gentils cassades i el bell sarau de noçes; fredor, després; divorci, ruïnes, desenganys i deutes i la tropa de jutjes i escrivans.

Salons, alcova i cambres están com les tancaren, dins el palau tot queda talment com ho dexaren.

Mirau aquest rellotje: set anys fa que no'l toc;

mirau aquestes cendres: son les del darrer foc;

mirau per tot el signe de corcs i de goteres

i del cel-ras esqueixos penjant com a banderes;

la solfa preparada com pel darrer concert

i, a mitg llegir, el llibre sobre'l bufet ubert;

les plantes d'aquest gerro resseques i pancides,

dels grans «portiers» les sedes caiguent descolorides

i arnats tots els draps-rasos de l'imponent saló.

Això es el llit de gala i aquest el tocadó.

Daurades les mol-lures, forrat de satí perla,

aquesta fou la gàbia d'aquella tortorel-la

qu'aquí deixá per plomes el sabó començat

i aquesta cinta blanca i el guant abandonat

i vint *carnets* qui contan els balls que si ballaren;

i aquests capolls, memoria de flors que conversaren,

la transparent bugia que fou son darrer llum

i els pots uberts qui tenen un rastre de perfum».

Digué. I de ses paraules la febra m'entristia;

passava baix dels sòtils un aire d'elegia;

sòtils, com a grans arnes de la regió dels morts,

dins l'ombra, silenciosos, volaven els recorts;

i l'ànima sospesa, callada, concirosa,

indiferent defora, mes per dedins plorosa,

sentia com planyívol i dolç encantament

el misteriós prestigi d'una bellesa ausent.

Aquí me despedia de l'antra funerari per retornar, ombrívol, del passeig solitari mentres darrera els arbres ja's ponía el sol i, ocult en les grans eures, el tendre rossinyol, el qui nodreix de larves ses forces de poeta, d'aquells jardins esplèndits cantava la desfeta ab notes vellutades, dolces, gentils, vibrants, qu'a lloure resplandien per l'eco dels voltants.

També sa veu melosa, també'm resplandia i en mitg del cor, qu'aquestes absoltes entenien: — «Dins tú mateix t'en portas la soletat i el buit,





HEMEROTECA  
MUNICIPAL  
MADRID



Ayuntamiento de Madrid



Ayuntamiento de Madrid



hi tens igual miseria, trobes igual descuit;  
 d'un temps de bells ensomnis el desencant se venja,  
 i l'ideal quimèric fet benes ara penja;  
 veus tes parets cruixides per vents i tempestats;  
 tos jardins morts acusen les llargues sequetats,  
 les flors més ufanoses caigueren ja marcides,  
 les més brillants estofes s'esquexen consumides,  
 fogí de tos paratjes la santa joventut  
 i veus aprop les dunes de l'aspra senectut;  
 d'un tenebrós crepuscol a la claror incerta  
 recorres la teva ànima mirant qu'está deserta  
 i anyores també l'obra d'aquella gran ausent:  
 de l'Il·lusió divina qui mou l'adolescent.  
 En tos secrets escoltes un rossinyol que canta,  
 i es la consciència dèbil que plora ta complanta».

M. S. OLIVER

\*\*\*\*\*

A dins d'aquests jardins hi hà un ayre de tristor  
 que s'encomana arreu, al terra, a la verdor;  
 del regueret humil a la fulla més alta,  
 tot te un adormiment com de cosa malalta;  
 lo alegre y sanitos n'ha fugit d'aquí dins,  
 y son quiets y son tristos aquests jardins.  
 Semblan abandonats per gent desparguda,  
 per un poble caduch qu'en sa última cayguda,  
 estragat, aburrit de l'obra de son Deu,  
 aquí hagués intentat refèrsela a gust seu.

\*

A dins d'aquests jardins tot va contra natura:  
 tot lo que viu hi viu subjecte a una tortura;  
 lo xiprer solitar, nascut per pujà'l cel,  
 viu lligat y torsut, privat de son anhel;  
 la murtra del amor, d'esplèndida brotada,  
 s'afilera a cordill bestialment xollada;  
 tot surt d'un mateix vert, tot es igualment llis,  
 tot sembla fossilat per un estrany encís;  
 ni forma ni color aquí per rès s'altera,  
 aquí hi passa de llarch cad'any la primavera...

\*

Seguint aquests camins iguals a tots indrets,  
 lo pensament me fuig enllà de ses parets:  
 a la ufanor triomfant dels camps y de les hortes,  
 als marges dels torrents plens de flors y ridortes,  
 als prats reverdejants, als rius en remoreig,  
 als boscos vells y forts barallantse ab l'oreig,  
 a l'ampla llibertat de la Naturalesa...

A dins d'aquests jardins m'hi moro de tristesa.

F. MATHEU

## La reliquia

Faune mutilat,  
 brollador aixut,  
 jardí desolat  
 de ma joventut...

Benehida l'hora  
 que m'ha duit aquí.  
 La font que no vessa, la font que no plora,  
 me fá plorà a mí.  
 Sembla qu'era ahí  
 que dins el misteri de l'ombra florida,  
 tombats a la molsa,  
 passavem les hores millors de la vida.  
 De l'aigua sentiem la música dolça;  
 a dins la piscina guaitavem els peixos;  
 cul·liem ponzelles, cassavem bestioles;  
 i'ns feiem esqueixos,  
 muntant a la branca de les etzeroles.  
 Ningú sab com era  
 qu'entre l'esponera  
 de l'hort senyorívol,  
 fentlo més ombrívol,  
 creixia la rama d'antiga olivera.  
 Arbre centenari,  
 amorós portava la soca torçada,  
 perque sense ajuda  
 poguessem pujarhi.  
 Al forc de la branca senyora i majora,  
 penjavem la corda de l'engronsadora,  
 i, venta que venta,  
 folgavem i reiem, fins que la vesprada  
 la llum esvaia de l'hora ruenta,  
 de l'hora encantada.  
 Somni semblaria  
 el temps qu'ha volat  
 de la vida mía,  
 sense les ferides qu'al cor ha deixat;  
 sende les ferides qu'es tornan obri,  
 quant veig que no vessa,  
 ni canta ni plora la font del jardí.  
 Trenta anys de ma vida fugiren depressa;  
 i encara no manca,  
 penjat a la branca  
 un troç de la corda de l'engronsadora,  
 com trista penyora,  
 despulla podrida d' un món esbucat...

Faune mutilat,  
 brollador aixut,  
 jardí desolat  
 de ma joventut...

JOAN ALCOVER





BAILAORA, CROQUIS DE PICASSO

Ayuntamiento de Madrid



## En mon jardí

Pel més de Maig de ma vida  
un dia m vareig trobar  
voltat d'una gran florida  
que acabava d'esclatar.

Tots els arbres entonaven  
melodies de remors;  
les flors els calzers badaven  
oferint-me llurs olors.

La maresselva i la rosa,  
la murtra i el gessamí,  
cad'una a l'amor desclosa,  
se barallaven per mi.

El lliri blanc, les violetes  
i la flor del tarongé  
s'aixeribien, coll-dretes,  
per' saludar-me més bé.

La volta blava m somreia  
obrint-sem de bat a bat,  
i eterna la vida creia  
com del cel l'immensitat...

Un jorn vaig veure marcir-se,  
junt am les flors, ma il·lusió:  
el blau del cel va afeblir-se:  
bufava vent de tardó.

Olors i cants se n'anaren,  
la neu mon cap va cobrí,  
i cendres d'amor restaren,  
tant sols, per tot el jardí!..

E. GUANYABÉNS

## Villa

Plau-me vagar per un jardí desert  
quand creix l'ombra dels arbres gegantina,  
veient sota'l ramatge que s'inclina  
com lluny blaveja l'horizont obert.

Allà montanyes de contorn incert,  
i, en la pols d'or am que la llum declina,  
daurada vagament qualche ruina  
dins la planura qu'en la mar se perd...

Plau-me veure, de marbres rodejat,  
l'estany on neden sobre l'aigua pura  
uns cisnes de plomatge immaculat.

Plau-me aquí omplir la quètetut obscura  
del meu cor am la triple majestat  
de l'història, de l'art y la natura!

MIGUEL COSTA Y LLOBERA

## Floralia

Els jardins son el místic santuari  
de la dolçor secreta de la vida;  
son el soplug de calma on se revela,  
p'el qui n'es digne, l'hora fervorosa  
de transfiguració de la natura.  
Ells canten tendrament a cau d'orella  
la cançó desmaiada de l'ensomni;  
fragments d'humanitat, ploren en l'ombra  
frescal de les tranquiles enramades  
l'infinita tristor de l'existència,  
plor de discretes llàgrimes, qui tomben  
d'els brolladors agònics, amb un rítme  
planívól d'alegria funerària.  
I sonriuen a voltes, remorosos,  
am musical murmurí, per les íntimes  
soletats d'els recons, sagrat refugi  
de divina quietut a les parelles  
fugitives d'el mon; alçant, piadosos,  
sobre els caps qui s'ajunten, la corona  
de les branques ardides o l'arcada  
trionfal de les rames qui se besen.  
Am poderosa tentació, presenten  
dins la fosca insinuant, els llits de molsa  
qui s'obrin vagament, humit de sava  
despresa de les soques ardoroses.

I els esperits selectes volatejen  
com a raig fugitiu, o ressonança  
de la propia canturia, melancòlica  
divagació d'el propi esser, perduda  
sobre lo contemplat, en el consorci  
de la natura am l'home, i departeixen  
am la natura amiga, en franciscanes  
delectacions, fins que n'extreuen, pura  
i am nova vida aletejant febrosa,  
la musa familiar o la memoria  
vivent de les llegendes extinguides.

GABRIEL ALOMAR





CARTELL, PER STEINLEN

Ayuntamiento de Madrid





CARTELL, PER STEINLEN

Ayuntamiento de Madrid



## Als cantadors de Tarrassa

Salutació llegida al concert qu'en lo Teatre Principal de Tarrassa celebrà, l dissapte 26 de Desembre del present any, la secció coral de la «Agrupació Regionalista» de la mateixa ciutat.

COM vos heu despertat, amics de Tarrassa! ¡quin crit d'alegría heu llensat al sol ixent! Vosaltres, els trevalladors, dormíau en el vostre treball, i, trevallant, somniavau. I el vostre somni era aquest: Es fortament dols, el guanyar el pá i el durlo a casa; es dols veure els fills com menjan, i els vells ben abrigats reposar sense que res els manqui; i la dona ben vestida governant en la abundor de la casa...; però ¿no hi haurá quelcóm més? Es ubriagador l'orgull del treball quant un se sent mestre de les coses, i les transforma enriquintles i enriquintse amb elles; es un gust ferse ric... però ¿no hi haurá quelcóm més? ¿no hi haurá quelcóm més encare? Es una delícia fonda disputarse lo menester i lo sobrer, i lluitar i véncer, i després de satisferse, poder adornarse les mans victorioses am la brillant superfluitat dels anells d'or, símbols de les victories, i poder estendre les mans aixís enjoiaades, am gesto de mando en una casa gran, i hermosa, i nostra, i en les gents que hi son i les que hi entren i en surten, i anar engrandint al voltant el nostre imperi... però ¿no hi ha quelcóm més? ¿No hi ha quelcóm millor que'ls mandos i els imperis, millor qu'una casa gran i propia, millor qu'anells als dits i diadema als polsos, millor que l'or, millor que'l pá? (¡Deu meu, millor que'l pá!) Aquest era el vostre somni, i aquesta la inquietut del vostre somni... I tot d'un plegat heu obert els ulls al raig de sol ixent que'ls fería, i heu esclatat en un cant, pobres i rics, xics i grans, amos i mossos, vencedors i vensuts del treball, i heu trobat qu'en aquest cant tots hi dalíau per igual, i que aquesta germanor del cant era més bona que'l pá, i que l'or i que totes les riqueses i tots els mandos del món.

Quan un pobre canta, se riu dels rics i de les seves riqueses, i quan un ric canta, sent la seva alegría germana de la del pobre, i li do-

naría fins la sang. Perque quan un canta, se sent deslliurat de tota necessitat, de tot temor, i de tota ambició; i es que parla en ell aquella part immortal del nostre ésser que no pot patir fam ni fret, que no pot ser vexada ni oprimida per ningú ni per res del mon, ni tampoc té necessitat de cap domini pera estar contenta. Quan la mare canta al fill, baldament sia en un recó de miseria, en aquell recó hi entra un consol que desafia a qualsevulla angunia. Si un rei cantés en el seu palau, veuríau cáureli la corona de la testa, i anar baixant ell, com encantat; graó per graó, de la seva altura, fins a confondres amorosament am la multitud del poble, oblidat de tot altra realeza. Els mártirs de les causes grans, en cambi, per pobres i obscurs que sían, semblen reis quan van cantant a morir, i moren sense sentirsen. Perque hi ha en nosaltres quelcóm més que l'egoisme i que la mort, i es el cant de la nostra ánima. De vegades canta sense veu en l'aire. Quan feu de bon grat caritat a un pobre, i les seves benediccions vos segueixen com un róssec, escolteuse bé: sentireu una mena de cosa molt estranya i deliciosa, no sabreu ahont; però molt endins, molt endins vostre: es l'ánima que canta. Quan la dona a qui estimeu amb ilusió vos mira, no més vos mira, però molt dol-sament, no sabeu que os passa, sols haveu esment d'una certa i gran armonía del vostre ésser: es el cant de l'ánima. Quan una tempestat de la vida ha passat per damunt vostre deixantvos aclaparats i esma-perduts, se fa després en vosaltres una quietut com de mort: vos sembla que tot s'ha acabat pera vosaltres, i mireu tot lo que os volta amb un entorpiment com definitiu: i heus aquí qu'a l'hora més impensada, perque brilla un raig de sol que no brillava, o per un riure de nin, o potser en vista d'un major dol, en mitj de la gran quietut de la vostra tristesa, l'ánima recomensa



serenament son cant de vida, i unes llàgrimes molt dolces pugen als vostres ulls, i un somris de pau, com arc de Sant Martí, a vostres llabis; i senti en vosaltres quelcòm de serena eternitat.

¿No ho creyeu que aquests instants son lo millor de la vida? millor que l'or, millor que'l mando, millor que'l pa?

Doncs are dieume si l'havervos ajuntat pera cantar i sentir a cantar no ha sigut un desvetllament vostre a la vida veritable, pera renovar am vostres veus agermanades aquells moments de deslliurament i redempció per damunt del vostre treball, de les vostres miseries i de les vostres ambicions. Podeu am les vos-

tres mans guanyar el pá de cada día, podeu lluitar entre vosaltres per la riquesa i el domini, mes, tant se val, que cada volta que vos ensajeu a cantar tots a la una, vos ensajeu a viure en tot lo demás com a germans; i cantant, cantant, aconsegiu aquell ideal d'humanitat en que no hi ha amos ni mossos, ni pobres ni rics, ni xics ni grans, sinó que cantant cadascú amb una veu, la seva, sia quina sia, la trovará amorosament lligada a totes les altres en l'himne gran de l'ànima universal qu'es font de tota vida.

Cantém, doncs, germans, l'hora es hermosa...

JOAN MARAGALL

## Steinlen <sup>(1)</sup>

EN l'obra abundant i tant diversa del Steinlen, hi han dugues pàgines particularment espressives de la seva sensibilitat. L'una es, per dir-ho aixís, la síntesis de les seves observacions, i l'acuitat de visió, la passió de la veritat, de que dona proves en tot lo que firma, s'hi manifesten amb una plenitud qu'arriba a la grandiositat: vull parlar d'aquell gran cartell de *La Rue*, en el que no hi figuren pas menos de catorze personatges i que ve a ser una mena de fresco popular que magnifica la mes rica intensitat de color decoratiu. Hi ha agrupat amorosament, tots els tipos qu'afecciona i que tant bé posseheix el seu llapis i si algú no conegués mes qu'aquesta composició d'entre totes les que componen la seva obra, no mes qu'amb ella podia ferse una idea completa de l'originalitat del Steinlen, i de la seva manera de veure i de traduir la vida moderna.

Al contrari, en l'altra pàgina, de sentiment mes íntim, se descobreix una naturalesa de poeta, una inclinació a la tendresa i a la malinconia qu'es en fi, la concepció de les coses, dominada per una dolça pietat. Sense deixar de ser exacte, el veriste's conmov. Es una de

les litografies qu'il·lustren les insignificantes *Chansons de femmes* de M. P. Delmet, aquella que dúu per títol: *Tu m'apparus...* a l'ombra d'un carrer il·luminat al lluny per reflexos somorts, camina a ran de les parets, una parella estretament abraçada; ella va vestida com les obreres dels suburbis, sense res al cap, amb un reticul a la ma dreta i l'esquerra presonera en la ma ardenta de l'home, mentres tot caminant els llavis s'uneixen. ¡Ah! quin adorable moviment de l'amorosa forma, que's brinca suaument a l'entregarse! que n'es de bonic el gesto de lleugeresa i de gracia amb el que'l cos qu'il·lumina l'ombra, alsa la cara cap als llavis desitjats, amb un ritme tant finament observat i delicadament traduït!

Aquestes qualitats de veritat i d'emoció, foren prou pera justificar l'atracció qu'exerceix sobre'l públic, l'art del Steinlen; per elles, tot hom el compren i l'estime, s'impose a l'atenció de totes les mirades i arribe al cor de les multituds. I succeeix aixó, perquè es a la vegada, un home fort i tendre i abans de tot, humá, qualitat que'l fá comprensible a qualsevol. — Es aquest un mérit susceptible de disminuir-lo en lloc d'engrandir-lo, als ulls dels que voldrien que l'Art fos un misteri accessible únicament als iniciats i privilegi que reduhrien am gust

(1) Del llibre den Gabriel Mourey: *Des hommes devant la nature et la vie*. Fragment traduït espressament pera Pèl & Ploma, am permis del autor.





E. BOIXET (JUAN BUSCÓN), DIRECTOR  
DE «LA VANGUARDIA», PER R. CASAS

Ayuntamiento de Madrid

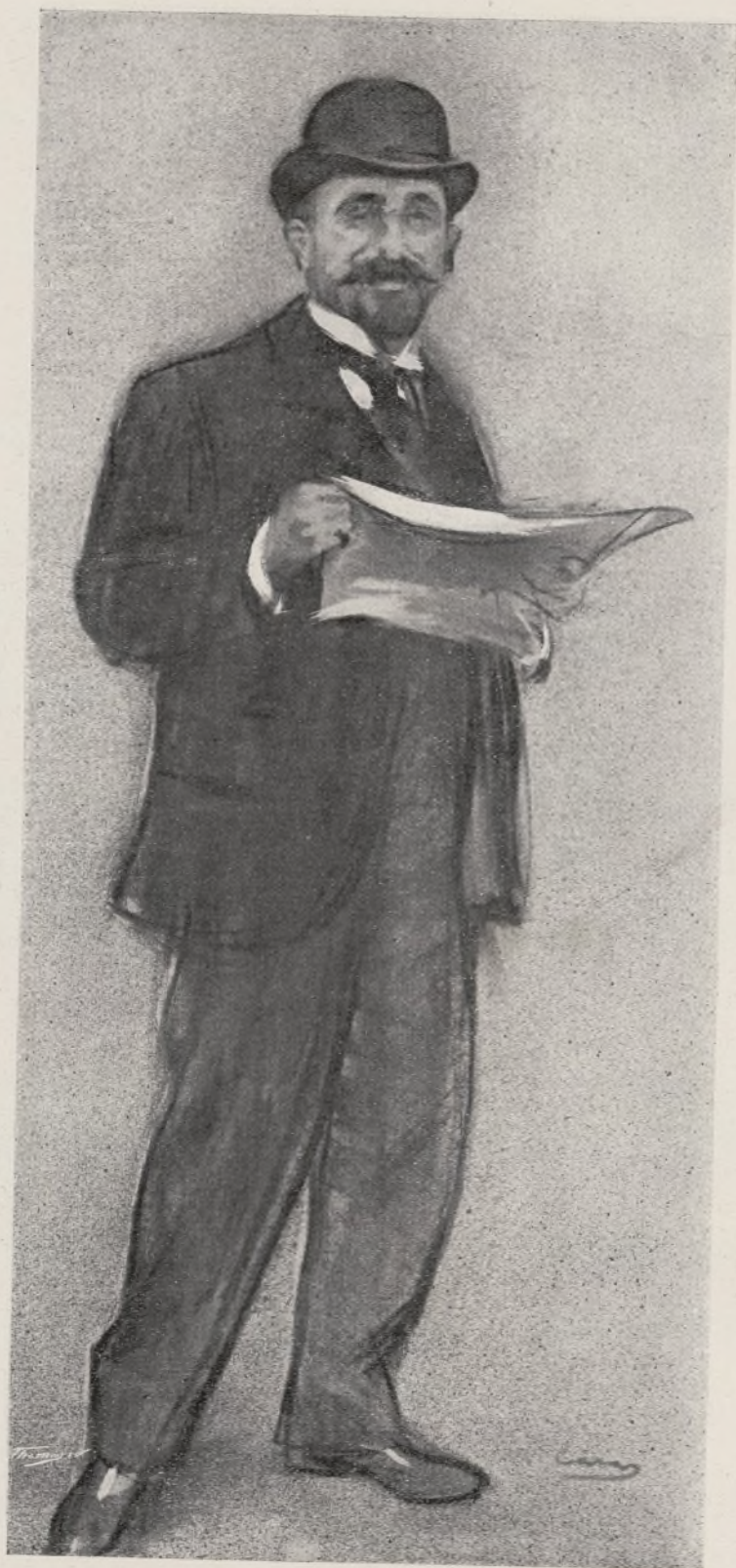




T. BARÓ (AUTOR DRAMÁTIC), DIRECTOR DEL  
«DIARIO DE BARCELONA», PER R. CASAS

Ayuntamiento de Madrid

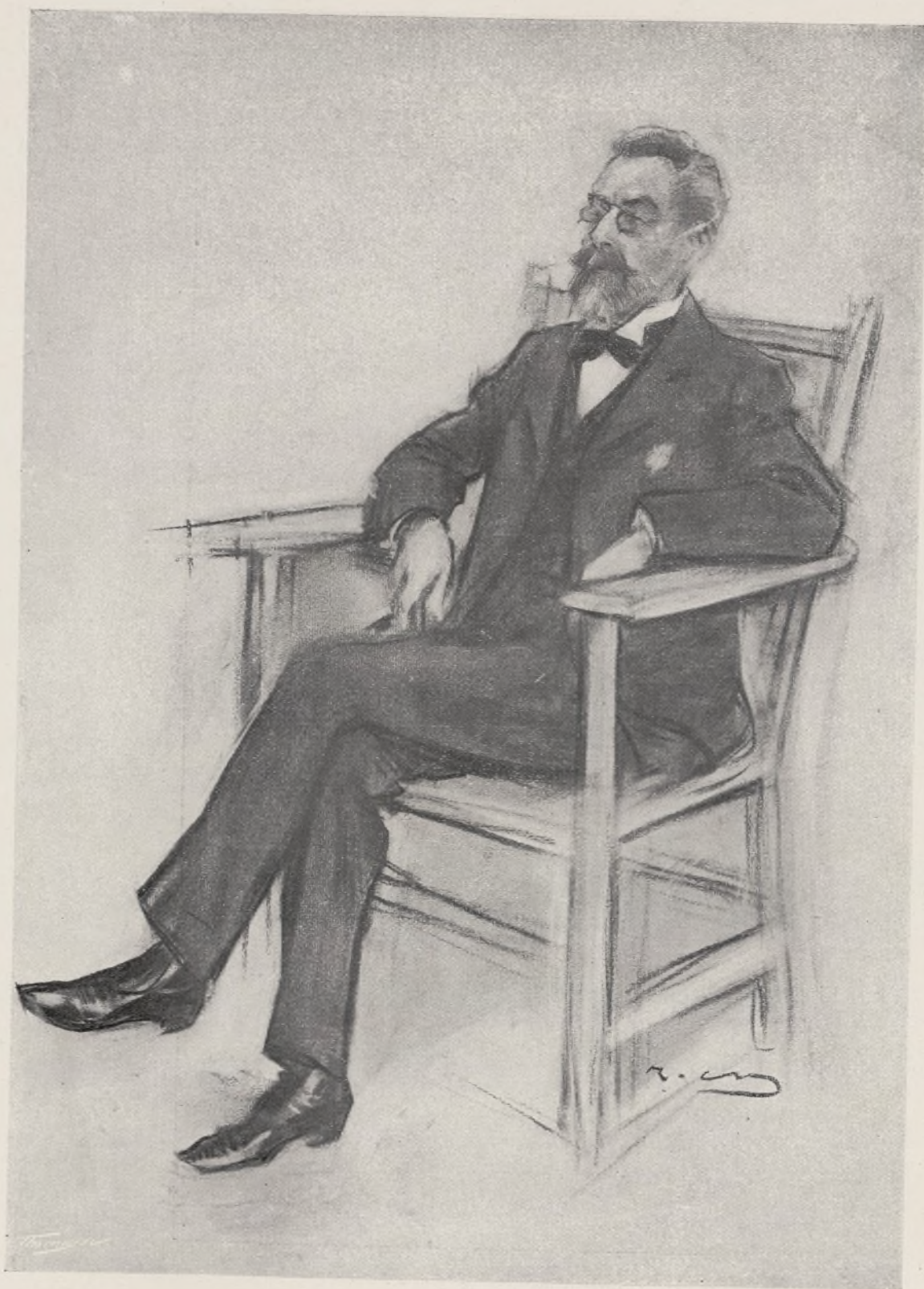




F. CASANOVAS, REDACTOR ARTÍSTIC  
DE «LA PUBLICIDAD», PER R. CASAS

Ayuntamiento de Madrid





E. COROMINAS, DIRECTOR DE  
«LA PUBLICIDAD», PER R. CASAS

Ayuntamiento de Madrid





E. PRAT DE LA RIBA (ADVOCAT), DE  
«LA VEU DE CATALUNYA», PER R. CASAS

Ayuntamiento de Madrid





B. BASSEGODA (ARQUITECTE), CRÍTIC  
D'ART DEL «BRUSI», PER R. CASAS

Ayuntamiento de Madrid



a la seva única persona; am tot, es un mèrit incontestable i per el que se l'ha d'alabar perquè per obtenir-lo, no fá cap concessió d'aquelles que l'esposarien a disminuir el seu talent, als ulls dels artistes.

En efecte: l'originalitat del Steinlen es bastant especial; com a dibuxant, es a dir baix l'estricta punt de vista de l'expressió de les seues idees pels medis gràfics en Forain i en Willette semblarán de primer entuvi molt mes originals; l'un per la precisió, la concisió i la seva extraordinària ciència de restricció; l'altre per la deliciosa gracia de la seva imaginació i els capritxos de la seva fantasia. L'originalitat del Steinlen tan intensa i tan fonda com la d'ells es menos aparent directament; per la majoria no es manifestará mes que lentament; anirà *fent-se* visible.

Resideix molt mes en l'expressió qu'en la tècnica; mes en un conjunt de qualitats íntimes, morals quasi, qu'en aquells detalls característics en els qu'es revela de cop i volta la personalitat d'un dibuixant i qu'es fixen per sempre en la memoria visual: després de tot no es mes qu'una qüestió d'escriptura. Per altra part comparar artistes de tendències tan oposades seria pueril encar que sembli lo contrari; pero'l co-tejarlos pot servirnos per penetrar millor el talent del qu'ns ocupa.

La notorietat den Forain, anava a escriure la seva gloria, es doble, entre la majoria del públic i admira tant sino mes la seva lletra qu'els seus dibuixos; escriu coses que no caldria il·lustrar de tan complertes que son. En quan al pur dibuix que pocs son capassos de comprendre! En cambi no son pocs ni gaires els que'l consideran com una figuració incompleta i sumaria: una mena de decoració rápida del text. No cal mes que citar el càrrec, verda-derament admirable d'incomprensió artística, que va fer a un d'aquests dibuixos el director d'un gran periòdic: *Hi ha massa blanc*, li va dir. I verda-derament per sentir la bellesa de aquestes coses es precis una elevada educació visual o una intuició artística poc frequent. La simplicitat de medis, la ciència perfecte d'aquest art, no impresionen mes que a n'els sentits educats o d'una innata finesa escepcional;

am tot i amb aixó, els caràcters generals del dibuix d'en Forain deixan en la retina de molta gent incapassa de sospitarne l'absoluta bellesa una senyal inesborrable.

El dibuix den Willette impressiona igualment, mes la seva tècnica es menos misteriosa. Es un artiste de tradició quina inspiració per mes moderna, per mes dels nostres días que sigui, beu en les fons del passat del nostre art; té la gracia lliure i florida, plena d'amor dels mestres galants d'aquell sigle divuit francès que va coneixer verda-derament la *suavitat del viure*; com ells té el cop de llapis enjogassat, el seu esperit aixurit de vegades tintat de malinconia; solzament com diu molt bé el nostre Gustave Geffroy «aquestes il·lustracions no han sigut copiades dels cuadros ni de les estampes dels museus, han sigut transcriptes del natural i'l transcriptor no té cap culpa del parentiu que se li ha imposat. Se tracta d'una conformació dels seus ulls, d'una trassa de la seva má, d'una tendència intuitiva del seu cervell. Els espectacles qu'ns fá mirar son d'avui en día; la dona que ha posat en circulació no es una parodia de les hermoses am talons rojos i perruques empolvades, sino la seva descendent ben viva i ben de París al acabar el sigle 19.»

Sobre un teixit de realitat contemporani ne vá brodà poemes deliciosos per els que passen deixos i anyorances d'èpoques florides que domina la blanca imatge del diví Pierrot.

Steinlen, es un transcriptor de la vritat, un traductor de la vida, un observador directe sense amanerament ni perjudicis. La seva principal preocupació, resulta ser l'exactitut: té l'amor i'l sentit de lo pintoresc; tot l'interessa, tot l'apassiona; l'emociona tot lo que belluga al seu entorn, dins de la gran ciutat de la que s'ha fet el pintor, — anava a dir historiador gràfic — i cap espectacle de l'humanitat el deixa indiferent. Podrá dirse que aquesta humanitat, que's limita als humils, als nyebits, als vagabonds, als bohemis, als tipos de suburbi i d'arrabal; als obrers i a la gent de carrer, es una humanitat restringida. ¿Restringida? Perqué? — Quin inacabable objecte d'estudis no es aquest, i com se comprén que haigi reduhit



a un artiste enamorat de realitats. Quin mon de gestos, de moviments, de caràcters, de escenes comiques o doloroses, jovials o tràgiques, no ofereix al llàpis! En aquests medis, tot es sincer i expressiu; les convencions socials, els còdics del *que dirán* i del *snobisme*, no desfiguren am caretes enmatllevades, ni's homes ni les dones i les hipocresies mondanes, les ignoren; son uns sers en els que sobreviu l'instint primitiu, per mes que visquin allunyats de la Naturalesa i encara que semblin deformats per les necessitats i les fatalitats que sobre d'ells deixa caurer l'existència artificial de les grans aglomeracions; ni menteixen, ni's tracten amb astúcia i tant les seves miseries com les seves joies, encara tenen espontaneïtat. ¡Sobre tot, les seves miseries! Si en la batalla diària de la vida, no'ns haguessim tornat els indiferents i els panxacontents que som, quina pietat no deuríem sentir envers les tals miseries i quantes coses no dirien al nostre egoisme. Sent aixís, es sana l'obra d'un artiste que desperta la nostra sensibilitat cap a impressions de pietat que'ns fa capassos de fraternisar am l'ànima dels altres i que'ns deixa comprendre i sentir els seus sofriments.

Les escenes de carrers, cantonades i passeigs dels barris populosos; les sortides de les fàbriques i dels tallers; aquells reconstruïts tabernaris, les decoracions de barris en construcció, am grans espais erms bordejats de tanques; els estrips de perspectiva sobre horitzons de fumosos suburbis; aquells crepuscals de París i sobretot de Montmartre, crepuscals d'Istiu en els que la vida de la genteta belluga per les aceres buscant un poc de frescor; aquelles llargues avingudes desertes en les que s'arrossegueu siluetes de vici i de miseria: tot aixó, no ho ha traduït verdaderament cap artiste del llàpis, no ho ha vist, no ho ha fixat, am tot el seu gust pintoresc, com ho ha fet en Steinlen.

Vetaquí un domini qu'ha conquistat, un món nou del qu'ell n'es l'explorador i'l descobridor i per aquesta conquesta, se pot dir que ha aixamplat considerablement el camp de experiències de la documentació contemporània.

Tot un poble s'hi agita: treballadors de les ciutats o dels camps, pajesos, soldats, cap-

taires, artistes, cantaires de carreró, menestrals, bailets i noiets, bellugant-se en uns paisatges d'una varietat infinita, d'un pintoresc estrany i encisador; no hi há cap colecció que sigui més interessant al fullejarla, que la d'aquestes pàgines vessant veritat i fantasía, en les que la visió de l'artiste's revela intensa, emocionada o juvenívola, i a voltes tendra i tràgica. I tot aixó, sense cap grolleria, perquè fins en les seves pintures més atrevides i realistes, en Steinlen no s'aparta mai del seu sentit ponderat; fins en les seves exageracions, gracies al profund amor i respecte que l'hi inspira la veritat, i també gracies a un art ben seu de saber-ho dir tot, arriba a no revoltar ni indagar. I recordis que se l'hi coneixen pàgines terribles firmades amb el seu nom aixís com inspiracions del més espantós alé.

GABRIEL MOUREY

## Noves & velles

**FACSIMILS.** — Els dos facsimils d'aquest número, representen l'un, el retrato del eminent escriptor, en Pin i Soler, l'autor de *La Sirena* i de tantes altres obres ben pensades i ben escrites. L'altre, es el desitg de bon any, qu'encara som a temps de enviar als nostres ex-suscriptors, abans de desaparèixer. Els dos dibuixos, son d'en Casas.

**EN COLL Y BRITAPAJA.** — Al estar a punt d'entrar en máquina l'últim full de aquest últim número, (que surt am retrás, però surt hermós) ens ha sorprès dolorosament la noticia de la mort del nostre benvolgut amic en Joseph Coll i Britapaja. El seu elogi, resulta inútil, perquè ben presents té tothom les seves obres que han cristallisat la xispa barcelonina durant l'últim quart del sígle passat. Cal anyadir, que'l difunt era simpàtic a tots els que'l coneixían, perquè, cosa estranya en aquest temps, el seu cor era bó.





J. COLL Y BRITAPAJA † EL 9 JANER 1904  
PER R. CASAS

Ayuntamiento de Madrid





TEATRE ÍNTIM. LA SENYORETA CAZORLA, EN EL PAPER  
DE ROSINA, DEL «BARBER DE SEVILLA», PER R. CASAS

Ayuntamiento de Madrid



**FORMA.**—En Miquel Utrillo, director de aquesta publicació, que comensarà a véuer la llum tant prompte nosaltres ens en aném a les tenebres, ens comunica que celebrarà la aparició del primer número, amb una exposició d'obres inèdites d'en Miquel Blay i d'en Ramon Casas, exposició que s'instalarà en el

estudi del últim (96, P. de Gracia) i quina data d'inauguració s'anunciarà oportunament en la premsa local. Tindrán ÚNICAMENT dret d'assistir a l'inauguració, els subscriptors actuals de **Pèl & Ploma**, i els que tinguin per convenient suscriurers a alguna de les dugues edicions de **FORMA**.

## Pèl & Ploma se'n va

**PÈL & PLOMA**, ni's mort ni's suïcida. — *Transmigra*, abandonant les cobertes de paper magenta, per unes d'un altre color.

Se'n va, com les cometes s'acliquen al submergir-se en les immensitats del Univers; la seva essencia, passa aprop d'altres mons, s'ensenya i amb el mateix silenci i camí estrany pero segur, deixa el més proper per els més llunyans, dibuixant amb espurnes de llum, la aparent volta del espai.

L'esprit de **Pèl & Ploma**, s'consolida, sense cristallisarse; se va tornant més seriós, sense esdevenir odiosa patum; se fá home sense tornar-se vell i si perd el *Pèl* i la *Ploma*, en cambi conserva la forma, més visible, més clara, més neta i ben definida.

**Pèl & Ploma**, desapareix com el modest estadá d'un pis, que's cambía a la casa nova que s'ha bastit. Com el pastor que porta el mateix remat amic cap a camps més espaiosos i florits, baixant a les planes i assolint cims i més cims de serralades.

Com en els organismes naturals, desapareix per sempre el cós i queda viu l'esprit. I lo que'n podríem dir l'ànima de la publicació que's despedeix, *transmigra* a un altra, que per ocupar-se únicament de la forma artística de les coses, pren el nom de **FORMA**, paraula llatina, qu'anyadint-hi els articles es tant catalana com castellana i tant italiana com coneguda dels humanistes, per pigres que haigin sigut. — **FORMA**, no será una reducció de **Pèl & Ploma**; tot lo contrari: será tot lo que dintre lo possible, se pot fer a l'hora actual, tractant d'art i a Barcelona. I ja'ns podém ala-

bar, perquè l'impersonal i penós treball d'haber fet viurer robustament **Pèl & Ploma**, durant cinc anys, es més garantia que tots els prospectes que casi sempre son profetes de vides airades i de morts violentes a deu o cinc céntims l'ex-número de luxo, per aquestes rambles del món. L'ànima de **Pèl & Ploma** transmigrada a **FORMA**, no promet: *assegura*.

Al desaparéixer **Pèl & Ploma**, dona les gracies am tot el cor qu'encara batega, als amics que l'han seguit i amb els que ja's trobará, al menos am gran majoria, en l'estol de **FORMA**. I les dona també agrahidíssim, a la premsa de tota mida i de tot color, que durant els cinc anys que ha durat en temps, la nostra publicació, ens ha afavorit am tota mena d'elogis i d'encoratjaments i desitjosos de correspondrer, ens en aném al altre món imaginari ahont van les publicacions que *transmigran*, acompanyant-nos d'una colla d'imatges d'amics de tota estampa, qu'a l'esmentada premsa perteneixen.

I ara, amic de **Pèl & Ploma**, si has llegit aquella obra ahont Cervantes alaba tant als barcelonins, recorda aquelles paraules que dedica a la ja inútil ploma i parafrassejant-les, estigues ben segur que si mai tornes a véuer *Pèls* o *Plomes* per aquests mons de Deu, no t'errarás si't dius am convicció que son obres de fills sense pare, perquè nosaltres, els que donárem el buf de la vida a **Pèl & Ploma**, no tornarem endarrera a fer resurreccions ni aixecar morts, ni canviarem de **FORMA**.

Pèl & Ploma †

Obrador Gràfic. Thomas. Barcelona